

ARTS A Paris, visite avec l'artiste montante de sa nouvelle série, composée de portraits de jeunes filles en attente de cavaliers.

Par ANNE DIATKINE

Ce sont des portraits de groupe, comme une photo de classe. Les robes de bal sont leur uniforme. Elles nous encerclent, personne ne leur a dit de sourire, et d'ailleurs ne sont-elles pas plutôt dévitalisées, entre deux états, Ophélie noyées dans les plis du tissu ? De loin, ce sont les mêmes. Il faut s'approcher, scruter leurs visages, pour observer leurs différences, qui ne sont d'ailleurs pas si nettes. Leurs corps sont liés, elles font masse. Masse de sérieux, regards graves et fixes identiques, mais d'où regardent-elles, obligent-elles à se questionner, comme lorsqu'au temps jadis, chaque locuteur était prié de dire «d'où il parle», expression passée de mode, peut-être parce que, quand l'instantanéité prime, la contextualisation semble vaine.

De l'eau coule, une couleur fluorescente paraît surgir du dessous, et avoir été recouverte, là encore par les plis, l'épaisseur du trait, les arabesques, une crème chantilly de tissus. Elles sont le rideau, qui pourtant est leur fond, et par-dessus lequel elles se détachent, en même temps qu'il les attache. Elles se regardent en miroir, leur face-à-face dans la galerie piège le spectateur, chaque toile faisant tentacule, tout comme chaque jeune fille est prisonnière de la robe censée la magnifier, et du corps de chacune des autres. Leur caractère hypnotique et inquiétant est amplifié par l'écho visuel pro-

voqué par l'accrochage. Un écho double : celui des regards et des poses, mais aussi des couleurs, chaque groupe étant pris dans une teinte dominante.

REVENANTES. La galerie : un ancien garage, dans le XIX^e arrondissement parisien. Du garage, il reste l'entrée suffisamment large pour un camion, et le sol en ciment. Les petits bureaux – les garages sont toujours dotés de minuscules bureaux – pour garder non pas d'imposantes automobiles, mais une armée de revenantes rebelles, mains et bras fondus. Qui revient ? Quelle forme picturale ? Et quelles jeunes filles ? D'où vient leur regard de reproche qui mange leur visage et l'efface, tel le sourire du chat de Lewis Carroll ?

La jeune femme qui s'avance dit qu'elle s'appelle Claire Tabouret, on lira ensuite sur le catalogue qu'elle est née en 1981 à Pertuis (Vaucluse). On ne remarquera pas tout de suite son étrange coupe de cheveux, d'un côté mi-long châtain et de l'autre, mais plus discrètement nous semble-t-il, coupé très court, et également châtain, qui lui façonne deux profils opposés et c'est le féminin qui l'emporte sur le masculin contrairement à la règle de grammaire. «*Je n'aime pas les choix binaires*», expliquera-t-elle. Sinon, contrairement à beaucoup de ses collègues, Claire Tabouret n'est pas déguisée en artiste contemporaine, on ne se souvient d'ailleurs pas de comment elle est habillée, c'est un signe, sauf qu'elle est en talons



Série les Débutantes. PHOTOS MARTIN ARGYROGLO. COURTESY GALERIE BUGADA & CARGNEL

Claire Tabouret, reine





très hauts mais carrés, et qu'on s'est dit que ça ne devait pas être simple de rester debout plusieurs heures dans le froid de la galerie. «Venez, on s'assoit, on sera mieux.»

Comment se décide-t-on, jeune artiste, à peindre ? Eh bien surtout en ne se disant pas peintre figuratif. De fait, il suffit de recadrer un détail pour que le motif se fasse abstraction. Pourtant, en 2001, pour l'étudiante aux Beaux-Arts à Paris, il n'était pas si simple de défendre son désir de peindre et de piocher dans l'histoire de la peinture, comme dans un grand livre d'images. «Je suis fascinée par le regard, le portrait. On était très nombreux dans un atelier, avec très peu de place ! Enfant, adolescente, la peinture était liée à la solitude. Je peignais des heures durant, et sur n'importe quoi, dans le garage de mes parents. Au milieu de tous ces étudiants qui fabriquaient eux aussi toutes sortes de peintures, il y a eu un effet de saturation. A quoi bon rajouter encore une image aux milliards qui existent ?» Moment de dépression. Plutôt que de jeter ses toiles, l'étudiante les ponce. Elle sort des Beaux-Arts avec une série de toiles effacées, palimpseste ou rêve dont il ne resterait que l'humeur. Leur nouvelle blancheur pleine de cicatrices lui permet de se frayer un chemin, redessiner par-dessus, sans être écrasée par les références ou l'infini des images.

CHAPITRE. Claire Tabouret a en mémoire la scène originelle qui la fit basculer. Ses parents l'avaient amenée voir les *Nymphéas* de Monet. A 4 ans, elle éprouve le choc physique d'être «engloutie» par ce qu'elle voit : matière et forme. Pour résister, ne pas se noyer, elle exige de quoi dessiner auprès du gardien ; les adultes obtempèrent. «La peinture, chez moi, procède d'un manque. Dans certains tableaux, je vois l'image absente, que j'ai immédiatement besoin de peindre. C'est très proche de la douleur.»

Elle se reconnaît dans une phrase de Pierre Guyotat : «Les enfants qui entrent en création sont des enfants qu'on ne pourra jamais soumettre.» Une de ses toiles se nomme d'ailleurs *les Insoumis*. On suppose que «les Débutantes», ces jeunes filles dont «les liens sont à la

fois une force et une prison», proviennent elles aussi de l'image manquante d'une toile existante. «Pas forcément. C'est souvent après que les références deviennent évidentes. Ceux que je peins ne me disent pas à l'avance ce qu'ils vont me raconter.» De même, son propre visage qu'elle a saisi tous les jours, à l'encre sur papier de riz, pendant deux ans, captant chaque jour les menues différences. Ces autoportraits ont été impulsés par une remarque de l'écrivaine Yoko Tawada : «On dit que le corps humain est composé à 80% d'eau, aussi n'est-il pas étonnant qu'un autre visage apparaisse chaque matin dans le miroir.»

L'une des forces de Claire Tabouret est de savoir raconter sa pratique et transformer ses expériences en récit. Les titres de ses expositions sont autant de chapitres d'un livre. De «la Classe» aux «Sorcières», des «Liens» aux «Camisoles», tous racontent la tension entre

«Dans certains tableaux, je vois l'image absente, que j'ai immédiatement besoin de peindre. C'est très proche de la douleur.»

Claire Tabouret

la singularité et l'emprise du groupe. «On peut extraire des petits portraits de la série *les Débutantes*, remarque-t-elle. Ils tiennent tout seul. Ce qui me fascine dans le groupe, c'est la question du destin. Qu'est-ce qui fait que certaines personnes sortent de leur place ?» Sortir de sa place : en septembre 2013, une invitation au vernissage de son exposition «Prosopon» à la galerie Isabelle Gounod fait office de baguette magique. L'homme d'affaires et collectionneur François Pinault et sa commissaire Caroline Bourgeois se déplacent. Visite de l'atelier, achat de tableau. Et commande d'une toile inédite pour l'exposition «l'illusion des lumières», au Palazzo Grassi, à Venise. Depuis quelques jours, Claire Tabouret s'est envolée pour Los Angeles, ville qu'elle a choisie car elle lui est inconnue. ◆

CLAIRE TABOURET

LES DÉBUTANTES Galerie Bugada & Cargnel, 7, rue de l'Equerre, 75019. Jusqu'au 7 février. Rens.: www.bugadacargnel.com

des «Débutantes»

